

L'attente des carouges

Pierre Gingras

Volume 28, numéro 3 (165), juin 1986

Vues sur la nature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60434ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gingras, P. (1986). L'attente des carouges. *Liberté*, 28(3), 87–91.

PIERRE GINGRAS

L'ATTENTE DES CAROUGES

Je les attendais depuis longtemps. Depuis leur départ pour le sud, l'automne dernier. Déjà, en me promenant dans les champs encore recouverts de neige, j'étais allé à leur rencontre. Mais en vain. Combien de fois aussi ai-je tendu l'oreille pour entendre leur concert cacophonique! Et c'est comme ça chaque fois que l'hiver se fait trop long: j'attends impatiemment les premiers carouges.

Ce sont des oiseaux noirs, de la grosseur d'un étourneau. Ils ont une grande tache rouge sur l'aile. Et quand ils arrivent bruyamment, toujours en groupe, l'hiver disparaît. Cette année, chez moi, sur la rive sud de Montréal, le printemps est arrivé le 17 mars. Déjà, la veille, par la fenêtre de ma chambre, ils s'étaient fait entendre au petit matin. C'est à la suite d'une poursuite en voiture, armé de bonnes jumelles, que je les ai surpris, le long du rang Lustucru. Ils étaient une cinquantaine. Le soleil était magnifique, la neige fondait vite et les odeurs de terre montaient aux narines. Enfin!

Ils ont disparu derrière un petit bois, en criant sans arrêt, histoire probablement d'avertir tout le monde de l'arrivée de la troupe. Je les ais suivis du regard un long moment. Ces instants-là, on les savoure le plus longtemps possible. Mais l'attente des carouges est parfois si longue que je perds patience. Je m'invente alors d'autres petits printemps: alouettes, merles, vachers ou bécassines. Les saisons ne sont qu'un prétexte.

Pierre Bannon, lui, recherche ses oiseaux toute l'année. Par exemple, quand j'ai découvert mes carouges, il était parti «aux hiboux», encore une fois. Il est biochimiste. Membre de la Société québécoise de protection des oiseaux, c'est un passionné. Depuis dix ans, il court la campagne pour une plume, pour un bec ou un nid. Par exemple, partir «aux hiboux», c'est tenter de localiser la présence d'un de ces noctambules originaux qui se signalent en couvant leurs œufs en février ou en mars, et quelquefois, même dans le froid sibérien de janvier. Un cri! C'est un grand duc ou une chouette. A chacun sa musique. Mais ici, pas question de voir l'orchestre.

Lizette Gervais habite dans une coquette banlieue de la région de Montréal. Le matin, elle prend le petit déjeuner en face d'une grande fenêtre. Sur la table, près de son assiette, entre le sucrier et une tasse de café, on peut observer ses jumelles. Là, juste devant, plusieurs oiseaux viennent se nourrir aux mangeoires installés à leur intention. L'an dernier, 42 espèces sont passées dans sa cour. De temps en temps, Lizette Gagnon leur prépare de petits plats. Pour les étourneaux, ce sont de petits cubes de pommes. Ses protégés adorent ça, dit-elle. D'autres, comme Claude Robert, vous diront que le maïs concassé donne les meilleurs résultats pour attirer les geais bleus mais que les mésanges préfèrent encore un beau morceau de suif.

Si les Pierre Bannon sont encore rares au Québec, les Lizette Gervais et les Claude Robert sont de plus en plus nombreux. Aujourd'hui, les observateurs d'oiseaux se comptent probablement par centaines de milliers dans la province. Et leur groupe ne cesse de prendre de l'ampleur. A preuve, la publication au Québec d'ouvrages spécialisés est de plus en plus fréquente.

Depuis 1981, date d'une première traduction française, les guides d'identification typiquement nord-américains ont été vendus à plus de 65,000 exemplaires. Sans compter les éditions américaines déjà disponibles en anglais depuis nombre d'années.

Les 5,000 premières copies d'un livre sur la construction de cabanes d'oiseaux publié à la fin de mars par les éditions de l'Homme, se sont écoulées en une semaine malgré un prix de \$16.95. Il a fallu réimprimer rapidement.

Le nombre des membres de clubs d'ornithologie n'a cessé de croître ces dernières années au Québec et chaque grande ville possède habituellement son association d'ornithologues amateurs. Il arrive d'ailleurs que ceux qui participent aux excursions sont trop nombreux. Il faut aussi compter les milliers d'individus qui ont installé des mangeoires bien garnies dans leur arrière-cour dans le but d'attirer des oiseaux.

Au moins deux petites entreprises spécialisées ont vu le jour récemment afin de pourvoir à cette nouvelle clientèle qui consacre une partie toujours croissante de ses loisirs à l'observation des oiseaux. Ouvert en 1981, le Centre de conservation de la faune ailée de Montréal a multiplié son chiffre d'affaires par dix en quatre ans et cette hausse a atteint 40% l'an dernier. Depuis deux ans, l'automne, une chaîne regroupant des dizaines de pépiniéristes, fait une grande promotion afin de vendre graines, mangeoires ou volumes d'identification en vue de l'hiver. Même le Jardin botanique de Montréal, soucieux d'attirer une nouvelle clientèle, a aménagé un circuit pour permettre à la population d'observer les oiseaux aux mangeoires.

Mais signe des temps, les quotidiens *The Gazette* et *La Presse* publient depuis plus d'un an des chroniques régulières sur les oiseaux. Celle du journal anglophone est d'ailleurs écrite par le responsable du Centre des rapaces de l'Université McGill, un chercheur au nom prédestiné de David Bird.

Et si on se fie au courrier que *La Presse* reçoit à ce sujet, les oiseaux sont un sujet de lecture très populaire. Un sondage mené à la fin de décembre au sujet de la possibilité de permettre la chasse à la tourterelle triste a incité près de 1,000 lecteurs à se prononcer par écrit sur le sujet. Un succès plutôt rare dans le domaine des journaux.

Mais pourquoi observer ces petits paquets de plumes qui s'obstinent à sautiller de branche en branche? Normand David, un ornithologue qui a déjà plusieurs publications sur les oiseaux à son crédit, explique, prosaïque: «Ils sont nombreux, colorés, faciles à observer, et ils chantent. Ils peuvent donc séduire beaucoup mieux qu'une araignée ou un lézard.» Quant aux raisons psychologiques qui poussent les gens à se doter de jumelles, à installer une mangeoire ou à faire une excursion dans le but de voir le spécimen rare, elles sont aussi nombreuses qu'il y a d'observateurs. «Certains «trippent» sur les oiseaux, poursuit Normand David. D'autres sont plus attirés par les animaux que par les enfants. Pour les amateurs de la nature, l'observation est souvent prétexte à l'évasion. Il s'agit d'une activité qui apporte une grande satisfaction sans qu'on puisse vraiment en préciser la nature. Souvent l'observation des oiseaux répond à un grand besoin d'assouvir sa curiosité».

D'autres les trouvent jolis, attendrissants, amoureux, autant de qualificatifs qui indiquent à quel point les oiseaux peuvent attirer la sympathie et l'intérêt. Une foule de lecteurs qui ont participé au sondage de *La Presse* l'ont fait valoir sans équivoque. «La tourterelle est si jolie. Son cri si langoureux. C'est le symbole de l'amour. Comment des gens peuvent-ils songer à chasser cet oiseau?» ont écrit plusieurs opposants à la chasse. Comment aurait-on réagi si la tourterelle ressemblait à un crapaud?

L'observateur d'oiseaux n'a pas d'âge ni de statut social, affirme Daniel Coulombe, le propriétaire du Centre de conservation de la faune ailée. Nourrir les oiseaux coûte peu et reste à la portée de toutes les bourses. Il est facile de les examiner, de les surveiller et de les alimenter. C'est pour cette raison que les oiseaux font de plus en plus d'adeptes chez les gens âgés. Mais plusieurs jeunes se sont aussi découvert une passion pour la gent ailée et ils n'hésitent pas à écrire aux journalistes spécialisés pour partager leurs découvertes. Les surprises sont d'ailleurs nombreuses puisque près de 700 espèces passent au Québec

durant l'année et que 225 décident d'y faire leur nid, dont 140 dans le sud de la province, dans des régions facilement accessibles.

Mais les Québécois n'ont pas la réputation d'être attirés par la nature comme les anglophones. Peut-être s'agit-il d'un préjugé. Jean Gauthier, biologiste responsable de *l'Atlas des oiseaux du Québec* pour le Service canadien de la faune, affirme que le nombre de volontaires bénévoles ayant manifesté le désir de participer à ce projet, a dépassé les prévisions les plus optimistes, dépassant même de beaucoup l'enthousiasme des Ontariens. Commencé en 1984, l'Atlas sera achevé en 1989; il aura pour but d'identifier toutes les espèces d'oiseaux qui nichent sur le territoire québécois, divisé pour la circonstance en parcelles de 100 kilomètres carrés. Ces travaux sont menés un peu partout aux États-Unis et au Canada.

Attention! La passion des oiseaux est facilement contagieuse. Déjà, lorsque vous ferez la distinction entre un moineau et un étourneau, quand le comportement du goéland à bec cerclé qui aura chipé un morceau de mortadelle au cours de votre pique-nique vous aura étonné, lorsque vous vous demanderez comment le merle s'y prend pour capturer si aisément les vers de terre, il sera peut-être trop tard. Le virus vous aura contaminé.

Alors, tranquillement, comme moi, vous ouvrirez grands les yeux devant tout ce qui vole, au point de confondre parfois, durant un instant, à cause de la perspective, l'insecte et l'oiseau. Alors vous découvrirez peu à peu les couleurs vives de l'oriole, du tanager, du gros bec errant ou encore le chant du magnifique cardinal à poitrine rose. Et puis, comme une apparition, vous apercevrez peut-être un bruant indigo, comme cela m'est arrivé, autour de la maison, il y a deux ans, un oiseau entièrement bleu qui semble importé de quelque pays exotique. Ou encore, ce sera ce grand pic gros comme une corneille qu'un copain a vu la semaine dernière. Et qui sait si, le printemps prochain, on ne se rencontrera pas, par hasard, dans le rang Lustucru.